

1895

1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze

Revue de l'association française de recherche sur
l'histoire du cinéma

62 | 2010
Varia

Exposition À propos de « Filmer les camps » de Christian Delage

(« John Ford, Samuel Fuller, George Stevens. Filmer les camps. De
Hollywood à Nuremberg », Mémorial de la Shoah, 10 mars - 31 août 2010)

Jeremy Hicks



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/1895/3799>

DOI : 10.4000/1895.3799

ISBN : 978-2-8218-0978-9

ISSN : 1960-6176

Éditeur

Association française de recherche sur l'histoire du cinéma (AFRHC)

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2010

Pagination : 160-165

ISBN : 978-2-913758-64-3

ISSN : 0769-0959

Référence électronique

Jeremy Hicks, « Exposition À propos de « Filmer les camps » de Christian Delage », *1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze* [En ligne], 62 | 2010, mis en ligne le 01 décembre 2013, consulté le 16 avril 2022.

URL : <http://journals.openedition.org/1895/3799> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/1895.3799>

Exposition

À propos de « Filmer les camps » de Christian Delage

(« John Ford, Samuel Fuller, George Stevens. Filmer les camps. De Hollywood à Nuremberg », Mémorial de la Shoah, 10 mars - 31 août 2010)

La « Guerre froide » terminée, se sont ouvertes de nouvelles perspectives pour une meilleure compréhension de la Shoah. Plusieurs historiens comme Ilya Altman (Russie), Christopher Browning (États-Unis), Karel Berkhoff (Pays-Bas) et Yitzhak Arad (Israël) ont répondu à ce défi en investiguant méticuleusement et soigneusement les archives de l'ancienne Union Soviétique. Mais pour certains historiens du cinéma nous sommes toujours apparemment à l'époque de « Checkpoint Charlie » et du « rideau de fer » qui bloquaient tout accès aux archives de l'est. C'est cette approche rétrograde de la Shoah qui a prévalu dernièrement au Mémorial de la Shoah, dans l'exposition « Filmer les camps. John Ford, Samuel Fuller, George Stevens : de Hollywood à Nuremberg », et dans les conceptions de Christian Delage, son commissaire.

Il est de tradition, parmi les historiens anglo-américains, de parler de la prise de conscience de la Shoah en reprenant tels

quels les termes des alliés occidentaux : quand avons-« nous » appris que les nazis tuaient systématiquement les Juifs ? On s'accorde généralement à apporter à cette question la réponse suivante, comme le fait, par exemple, Martin Gilbert (*Auschwitz and the Allies*, 1981) : au cours de l'année 1942. La question irrémédiablement posée étant : pourquoi n'avons-« nous » pas cru à ces rapports ? Depuis l'ouverture des archives soviétiques il y a vingt ans, les historiens (notamment Altman, Berkhoff) ont démontré que Staline a su presque tout de suite, un ou deux mois après l'invasion du 22 juin 1941, que les nazis tuaient systématiquement les Juifs soviétiques. À la différence des Britanniques, il accorde foi à ces sources, ce dont témoigne dès août 1941 le premier film réalisé à Moscou signalant le massacre nazi des Juifs : « Réunion des représentants du peuple juif » sujet monté dans les actualités de *Soiuzkinozhurnal*. À partir des premières victoires de l'Armée Rouge en novembre 1941, une énorme quantité de films d'actualités montrent la libération de diverses régions en URSS jusque-là occupées, comme Rostov-sur-Don, Klin, Kaluga (près de Moscou), Kerch (Crimée), Barvenkovo (près de Kharkov), et Kharkov. Ces films présentent les images navrantes des victimes civiles des nazis, souvent nommées et en gros plans. La plupart du temps, le commentaire sonore insiste sur le fait que ces gens ont été tués simplement parce qu'ils étaient citoyens soviétiques. Pourtant, si la « voix off » ne mentionne pas

l'identité ethnique des victimes, et surtout pas le fait qu'il s'agit, la plupart du temps, de Juifs, fusillés non pas en raison de la brutalité et du sadisme nazis mais pour les raisons idéologiques de l'antisémitisme, le spectateur pouvait quand même souvent le deviner d'après les patronymes énoncés. À l'exception de quelques photos et bobines prises par les bourreaux eux mêmes en guise de souvenir, ces images de 1941, 1942 et 1943 sont les toutes premières qui enregistrent ou représentent la Shoah.

Néanmoins, pendant longtemps, personne n'a voulu les définir comme telles. Pourquoi ? À l'époque, bien entendu, le discours de l'URSS soulignait l'identité soviétique des victimes : aucune actualité filmée ne s'autorisait à dire que les nazis visaient l'*extermination* du peuple juif, même si les journaux soviétiques, *Pravda* comprise, l'écrivaient, si bien que les spectateurs pouvaient deviner que telle était bien l'intention des nazis. Cette tendance ne fit que croître dans les dernières années de la guerre, et plus encore dans l'après-guerre qui correspond à une période de persécution intensive des Juifs soviétiques. Si Staline, à l'occasion d'une célébration de la victoire de mai 1945 porta un toast au peuple russe qui avait fait le plus pour gagner la guerre, personne n'osait analyser le bilan des souffrances et des victimes en termes ethniques. Si bien que le sort exceptionnel des Juifs soviétiques sous l'occupation nazie ne figure pas dans les commémorations de la guerre, où le prix de la

victoire est oublié en faveur d'un culte de la guerre comme *victoire*, désignée par le seul mot de « *pobeda* », qui domine jusqu'à nos jours en Russie.

L'oubli à l'est est aujourd'hui bien compris. Mais pourquoi ignorons-« nous » encore à l'ouest ces premières images de la Shoah ? Pendant la guerre, nombre de ces images d'atrocités nazies furent distribuées aux États-Unis et en Grande-Bretagne, et, après la libération, en France et dans les autres pays de l'Europe auparavant occupés. Des films comme *la Défaite des armées allemandes devant Moscou* (Ilya Kopaline et Leonid Varlamov, 1942) et *la Lutte pour notre Ukraine soviétique* (Alexandre Dovjenko, 1943) qui montrent des centaines et des milliers de victimes de la Shoah, même s'ils ne les définissent pas comme telles, choqua profondément les spectateurs occidentaux. Mais leur provenance suscita des interrogations quant à l'authenticité de ce que ces films montraient – peut-être n'était-ce que de la propagande, et qu'il ne fallait pas y accorder crédit. Nous pouvons bien sûr comprendre une telle méfiance : les Soviétiques avaient tourné en 1943, par exemple, un court métrage sur le meurtre par le NKVD en 1940 de milliers d'officiers polonais à Katyn où ils mettaient en cause les nazis – qui cette fois-ci n'étaient pas coupables. La source des films soviétiques augmentait la tendance psychologique à nier les révélations incroyables mais authentiques qu'ils délivraient. Voilà pourquoi l'ouverture des

camps par les Américains et les Britanniques fut considérée comme une révélation choquante. En réalité, elle ne choquait pas dans le sens où elle ne recelait aucune information nouvelle. Elle confirma plutôt ce que les occidentaux n'avaient pas voulu croire et que montraient les films soviétiques. De plus, ces images-là n'enregistraient pas la Shoah : les camps de concentration de Dachau et Falkenau n'étaient pas voués à l'extermination du peuple juif, mais à la répression politique des résistants et opposants au nazisme. Les prisonniers mouraient, oui, mais à cause de la faim et des épidémies, surtout à la veille de la capitulation-libération. Il faut absolument insister sur la distinction entre ces camps de concentration, et les camps d'extermination (*Vernichtungslager*) comme Auschwitz, Majdanek, Treblinka, Sobibor, Belzec, Chelmno. Dans ces camps-ci, les nazis asphyxiaient, pour la plupart immédiatement, les Juifs jugés incapables de travailler. Mais cette confusion – semée en partie par le fait que les Américains et les Britanniques n'ont pu libérer aucun camp d'extermination –, s'est enracinée beaucoup plus profondément grâce au Tribunal Militaire International chargé de juger les principaux criminels de guerre nazis à Nuremberg. Comme l'a démontré l'historien anglais Donald Bloxham (*Genocide on Trial*, 2003), même si Nuremberg marque un tournant dans la reconnaissance publique du fait de la Shoah – c'est là, par exemple que fut établi pour la première fois par une institution

internationale le chiffre de près de 6 millions de victimes juives des nazis –, le tribunal contribua à ancrer certaines erreurs dans la mémoire collective. Surtout, il brouilla la différence entre camps de concentration et d'extermination, et insista beaucoup trop sur l'importance des camps en général, de sorte que fut évacuée, selon le terme de l'historien légendaire de la Shoah, Raul Hilberg, la première phase de la Shoah, ce que le prêtre français, Patrick Desbois dénomme « La Shoah par balles », c'est-à-dire le meurtre d'environ un million et demi de Juifs soviétiques en plein air par les *Einsatzgruppen* (équipes de police, SS et collaborateurs locaux) dans des dizaines ou centaines de fosses comme Babi Yar (à Kiev), partout en Ukraine, en Biélorussie, dans les pays baltes et en Russie. Le Tribunal ne mentionna presque pas cet aspect de la Shoah, qui fut évoqué dans un unique témoignage : une lacune extraordinaire quand on considère que ces victimes représentent un quart du total des victimes. Mais « la Shoah par balles » reste jusqu'à nos jours peu considérée, parce qu'elle contredit certaines idées reçues sur la Catastrophe qui dominaient en raison de la guerre froide : à la différence des camps, les bourreaux n'étaient pas principalement des SS, mais des « hommes ordinaires » (pour reprendre l'expression de l'historien américain Christopher Browning), y compris des hommes de la Wehrmacht. Plus important encore : les victimes des *Einsatzgruppen* étaient des Juifs soviétiques – dou-

bles ennemis du point de vue des nazis qui avaient lancé ces exécutions de masse en URSS afin d'extirper le « judéo-bolchévisme ». Or, une fois la guerre froide commencée, il ne fallait pas inculper une couche trop importante de la société allemande, et surtout pas la Wehrmacht, afin de pouvoir construire aussitôt après la guerre un État ouest-allemand qui devait être démocratique, mais en même temps tout autant anti-communiste que ne l'avaient été les nazis.

Les déformations du Tribunal de Nuremberg s'amplifièrent au cours de la guerre froide aboutissant à oblitérer toute la mémoire inconvenante de l'alliance « anti-fasciste » pendant la guerre. Les films soviétiques sur les atrocités nazies devinrent totalement inopportuns. Mais la guerre froide est finie, et nous pouvons maintenant analyser ces films et les conditions dans lesquelles ils furent tournés afin de mieux comprendre les toutes premières images de la Shoah.

L'exposition « Filmer les camps » fait référence à ces films une fois, par des extraits muets du film soviétique sur Auschwitz (*Auschwitz*, 1945), et lors de la projection (22 mars 2010) du film polonais de Aleksander Ford sur Majdanek (*Vernichtungslager Majdanek – le Cimetière de l'Europe*, 1944) monté à partir des prises de vues d'opérateurs soviétiques aussi bien que polonais. Cependant, Christian Delage, commissaire de l'exposition, justifie l'exclusion presque totale de films soviétiques et même de commentaire sur ces images, en écrivant que, par

comparaison avec les plans-séquences des Américains et des Britanniques, et leur tendance à montrer les Allemands regardant leur crimes, « Les Soviétiques prennent moins de précaution, en raison, en particulier de l'accoutumance de leurs soldats et de la population aux violences de guerre ». (« Filmer les camps ». Dossier de presse <http://www.memorialdelashoah.org/upload/medias/fr/Dossier%20de%20presse%20Filmer%20les%20camps%20final.pdf> [06.10.10]). Cet avis n'est sûrement pas fondé sur une connaissance profonde de la variété des films soviétiques sur les atrocités : Delage se trompe dans son livre (*La Vérité par l'image*, 2006) sur le rôle, par exemple, du cinéaste soviétique, Roman Karmen, à qui il attribue le film *Auschwitz* auquel Karmen n'a pas participé du tout. De toute façon, le point de comparaison implicite pour Delage est le film projeté au Tribunal de Nuremberg par l'équipe soviétique, *Documents cinématographiques des crimes commis par les envahisseurs allemands-fascistes* (*Kinodokumenty o zverstvakh nemetsko-fashistskikh zakhvatchikov*) que l'on peut trouver sur le DVD compilé par Delage, intitulé *le Procès de Nuremberg : Les nazis face à leurs crimes* (2006). Malheureusement, le titre du film soviétique est incorrectement traduit dans le DVD et le livre comme : *les Atrocités commises par les envahisseurs germano-fascistes en URSS*, alors qu'il comporte des images de Pologne (de Majdanek et d'Auschwitz) ainsi que de camps de prisonniers de guerre situés en Allemagne. Ce

film, comme le dit Delage, ne montre pas les cadavres en plan-séquence. Cette assertion, qui n'est pas approfondie, semble faire bon marché du fait que ce film est une compilation d'images d'actualités tournées par les Soviétiques à *partir de 1941* : elles n'avaient donc pas été tournées dans le but d'enregistrer des crimes pour un éventuel procès juridique dans l'après-guerre comme les films anglo-américains. La raison principale pour laquelle ces atrocités furent filmées était de mobiliser le peuple soviétique, de l'inciter à résister à l'invasion nazie, à haïr les envahisseurs de manière viscérale. L'intention était d'émouvoir le spectateur en lui montrant les pires conséquences de l'occupation nazie, de l'engager au niveau affectif : d'où les gros plans des victimes aussi bien que des parents affligés de douleur. Si les films anglo-américains montraient les Allemands choqués par la vue des victimes du régime nazi, les films soviétiques montraient leurs propres citoyens contemplant les restes de leurs enfants et de leurs parents. Le message était simple : ce pourrait être toi ou les tiens, et il faut tout faire pour vaincre les nazis et écarter cette menace.

Le film soviétique monté pour le procès de Nuremberg, porte encore des traces de son intention originelle de mobilisation ou, si l'on veut employer un mot insidieux, de propagande. Mais la dimension propagandiste n'en épuise pas la signification. *Les Documents cinématographiques des crimes commis par les envahisseurs allemands-fascistes*

reste un film qui représente la Shoah beaucoup mieux que les films tournés par les équipes américaines pour lesquelles travaillait Stevens, et par Fuller. C'est un film dont il faut constater que « De ces images [...], nous ne connaissons peu ou pas les auteurs et encore moins les conditions de leur réalisation ». (« Filmer les camps », *op. cit.*). Nous ne savons encore presque rien des opérateurs soviétiques qui réalisèrent les images des atrocités nazies, des victimes des *Einsatzgruppen* et des camps de la mort, mais les archives russes, ukrainiennes, etc. sont ouvertes, et n'ont pas encore livré tout ce qu'elles recèlent. Il y a là encore un important travail à mener, plutôt – comme le fait Delage – que de condamner simplement le film soviétique *en tant que tel*, afin de souligner encore davantage l'importance des films anglo-américains sur les camps. Dans un entretien avec Laurent Goumarre sur France Culture, « Le Rendez-vous » (mercredi 17 mars 2010), le commissaire soulignait, en effet, que les Soviétiques soumettant les images à un strict contrôle politique, leurs films n'étaient donc *que* de la propagande. Pis : ils ne pratiquèrent que de la *reconstitution*, parce qu'il n'y avait pas d'opérateurs soviétiques au moment de la libération du camp. À Auschwitz ils ne filmèrent pas le premier jour mais revinrent dans le camp quelques jours après. C'est un fait : les premières images soviétiques furent tournées le 7 février, soit dix jours après l'entrée de l'Armée rouge, de même qu'on a raison de par-

ler de mise en scène, par exemple en ce qui concerne les images montrant la vie à l'intérieur des baraquements. Ainsi la correspondance entre l'équipe et le Studio Central des Films Documentaire (TsSDF) à Moscou révèle que les cinéastes, en Pologne, durent commander de l'éclairage à Moscou pour pouvoir tourner à l'intérieur. Le fait que le film soviétique montre ces images sans dire qu'il s'agit d'anciennes prisonnières polonaises catholiques invitées à reconstituer la vie dans un baraquement est condamné, mais pourquoi, quand les opérateurs occidentaux font sortir des internés des baraquements pour mieux les filmer, cette démarche est-elle considérée comme acceptable ? Il y a deux poids deux mesures. De plus, la grammaire représentationnelle des cinéastes américains est exaltée et expliquée soigneusement, tandis qu'on passe sous un silence qui cache mal une ignorance la grammaire des actualités et documentaires soviétiques : le fait que les cinéastes ont toujours en tête de faire un film pour une diffusion populaire, axé sur les émotions, et non pas uniquement de collecter des preuves, n'est pas pris en considération.

Il y a cependant beaucoup plus grave, c'est de tout faire pour que l'on oublie la différence fondamentale entre camps de concentration et d'extermination. Il y avait très peu de survivants au moment de la libération d'Auschwitz. Le métrage tourné dans le camp de la mort le plus important de l'histoire mondiale insiste sur cette absence : en montrant des jumeaux juifs, le commentaire

explique qu'ils n'ont survécu que parce qu'ils étaient soumis aux expériences médicales du docteur Mengele. De même, les cinéastes soviétiques filment les empilements des effets des morts – parmi les *rushes* montés par Elizaveta Svilova, compagne de Dziga Vertov, se trouve un plan montrant une pile de *tales* – châles de prière –, plan écarté au montage. Le fait même que les opérateurs aient osé enregistrer cette image illustrant le sort exceptionnel des Juifs à Auschwitz, sans ambiguïté, est étonnant. La plupart des Soviétiques, dit Delage, minoraient dans leurs films le sort des Juifs, mais pourquoi omettre de dire qu'ils faisaient, à cet égard, comme les Américains et les Anglais ?

Des critiques américains comme Judith E. Doneson (*The Holocaust in American Film*, 2002) parlent d'une certaine tendance à « américaniser » la Shoah : en s'appuyant sur des récits optimistes et évidemment rédigés en anglais. Cette démarche permettrait de communiquer l'importance de ces événements historiques au grand public. Mais elle a un prix – « l'américanisation » de la Shoah risque d'entraîner une surestimation des sources anglophones, un ethnocentrisme même, susceptible de dresser un véritable obstacle à une compréhension plus profonde. Les obstacles physiques de la guerre froide, les rideaux de fer, murailles et autres *checkpoints charlies* ne sont plus : ce n'est pas pour que nous élevions de nouvelles barrières conceptuelles.

Jeremy Hicks